

L'INFLUENCE DU SPORT ORGANISÉ

SUR LE

RAPPROCHEMENT DES PEUPLES

communication faite par le professeur JEAN LEGROS, de Bruxelles, docteur en sciences politiques, au Congrès international du sport de Haarlem, le 12 octobre 1952.

La loi de l'agrégation des pareils est une loi sociologique bien connue.

Les gens ayant même intérêt se groupent, les gens de même race, de même religion, de même nationalité, de même couleur aiment à se réunir, à se rencontrer. Les gens de mêmes idéaux s'assemblent.

Autour d'un terrain de football, et souvent sans qu'ils se soient concertés, par une sorte de fluide, les supporters des blancs se retrouvent, comme par hasard, d'un même côté du terrain et les supporters des noirs de l'autre.

La coutume est même établie dans ce domaine: le côté tribune est réservé aux supporters du club visité, le côté « populaires » est le champ de combat vocal des supporters du club visiteur.

Le phénomène de l'agrégation des pareils est un phénomène le plus souvent naturel, mais souvent aussi — et de plus en plus — je ne dirai pas artificiel (le mot ne serait pas toujours exact) mais éveillé ou du moins réveillé, et même provoqué, sollicité. Et alors il doit toujours être volontairement organisé pour subsister.

Je m'explique.

Il ne faut pas inciter les hirondelles à se grouper à l'approche des frimas.

Il n'est pas nécessaire d'exciter l'instinct grégaire de certains animaux féroces ou autres (l'instinct du troupeau).

Il n'est pas indispensable de persuader les membres d'une même tribu qu'ils doivent faire front à l'approche du danger.

Voilà des cas parfaits d'agrégation intégrale des pareils.

Il est aussi des cas, disais-je, où l'instinct grégaire doit, pour se manifester, être éveillé ou du moins réveillé. Par exemple, l'instinct patriotique de certaines nations.

Constatons en passant que plus un peuple est civilisé, évolué, et plus il est individualiste, dégagé de l'instinct du troupeau. Ce qui ne signifie nullement que son instinct grégaire national ou patriotique, entre autres, que son sens de la communauté ne soit pas aussi profond que celui d'autres peuples moins évolués. Mais dans son chef il demande à être réveillé, cet instinct, et « organisé » sur des bases d'autant plus solides.

La guerre est souvent l'occasion du réveil de l'instinct patriotique d'un tel peuple.

Il est même des cas où l'instinct grégaire doit être simplement excité pour se manifester.

S'il n'en était pas ainsi, les clubs de supporters n'auraient aucun sens. Ni les drapeaux. Ni les musiques militaires.

Enfin, il est des cas où l'instinct grégaire doit être non pas seulement excité, réveillé ou éveillé, mais provoqué, sollicité, je dirai même inventé.

A vrai dire, il nest plus alors un instinct, mais quelque chose d'indéfinissable, d'artificiel, d'abstrait, d'inconsistant.

Je pense à la plupart des multiples sociétés qui pullulent dans le monde, et notamment dans mon pays.

Vous savez, tout le monde sait, qu'en Belgique la légende — à moins que ce ne soient les mauvaises langues — prétend que, lorsque trois Belges se rencontrent, ils ne peuvent résister à la tentation de se constituer sur-le-champ en société composée d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier.

Je pense, disais-je, aux multiples sociétés qui pullulent dans le monde et qui n'ont d'autre raison d'exister que de satisfaire la vanité assez puérile des membres de leurs comités.

A peu près tous en Belgique nous sommes président, vice-président, secrétaire, secrétaire adjoint, trésorier ou trésorier adjoint de quelque chose.

Les membres de ces sociétés, de ces groupes humains artificiels et sans consistance ne sont pas des individus pareils les uns aux autres dans le sens sociologique du mot. Ce sont simplement des cotisants qui, d'ailleurs, ne paient pas toujours leur cotisation.

Les hommes pareils les uns aux autres sont ceux qui brûlent d'un même idéal, d'une même foi ou plus simplement qui ont les mêmes intérêts ou qui pensent de la même façon.

Mais un même homme a plusieurs idéaux, plusieurs intérêts. Il appartient à la fois à l'humanité, à son pays, à sa famille, à son parti, à son syndicat, à son club de sport ou de bridge.

Il s'agrége, dans chaque groupe, à ses pareils.

Hélas, il se fait que ses pareils dans un groupe ne sont pas nécessairement ses pareils dans un autre: il frayera avec des coéquipiers sportifs n'appartenant pas au même parti que lui;

dans son syndicat il rencontrera des antisportifs; et dans son club de bridge il fréquentera des étrangers.

Nous en arrivons ainsi à cette conclusion apparemment paradoxale que la grande loi sociologique de l'agrégation des pareils pourrait tout aussi bien s'appeler loi de l'agrégation des dissemblables.

Tout le drame de notre époque est là, et non seulement de notre époque d'ailleurs, mais de l'humanité.

Il n'existe pas deux hommes qui aient à la fois les mêmes idéaux, les mêmes intérêts et, pour employer une formule générale, la même conception des choses.

Les hommes, semble-t-il, ne sont pas faits pour s'entendre, mais pour s'opposer les uns aux autres.

L'homme serait un loup pour l'homme.

Et l'image de notre époque ne contredit certes pas cette assertion.

Faut-il donc désespérer de l'homme et de l'humanité?

Je ne le crois pas, et je ne le crois pas parce que je suis convaincu que les hommes finiront par comprendre que, dans le fatras des idéaux ou pseudo-idéaux, des intérêts valables ou non, des idées belles ou moins belles, il en est de transcendants auxquels ils doivent, ces hommes — dans leur propre intérêt majeur, qu'ils finiront bien par déceler lui aussi — sinon sacrifier, du moins subordonner leurs idéaux, leurs autres intérêts et leurs autres idées.

Il existe une hiérarchie des idéaux, des intérêts et des idées — ce que nous appelons communément l'échelle des valeurs — dont l'homme doit absolument prendre conscience, et dont je suis convaincu qu'il prendra conscience un jour.

Encore faut-il pour cela qu'il puisse déterminer fixer cette échelle des valeurs, cette hiérarchie.

Sur la base de quels critères?

Tout est là.

Je crois que le principal est celui-ci: Les idéaux, les intérêts et les idées premiers fondamentaux sont ceux pour la défense desquels se groupent.

s'agrègent le plus d'individus. Si possible la majorité des individus et, suprême idéal, purement théorique, ne nous le cachons pas, tous les individus.

Ce qui correspond, en quelque sorte, à l'idéal majoritaire démocratique.

C'est ce qu'en formules lapidaires on exprime couramment en disant que l'intérêt général doit primer les intérêts particuliers et que les hommes doivent mettre l'accent sur ce qui les rapproche et non sur ce qui les divise.

Voyons, sur la base de ce critère essentiel, quels sont les idéaux, les intérêts transcendants.

Éliminons tout d'abord ceux qui, par définition même, en quelque sorte, ne peuvent que réunir, que grouper, qu'agréger un petit nombre ou un nombre relativement petit d'individus.

L'idéal familial, l'intérêt syndical, l'idéal ou l'intérêt de parti, d'association ou de société, et même l'idéal national sont de ceux-là. Il en est d'autres.

Tous ces idéaux et ces intérêts, que nous appellerons secondaires — sans donner à ce mot le moindre sens péjoratif, il va de soi — étant éliminés, que reste-t-il?

L'idéal politique dans son sens le plus universaliste.

L'idéal scientifique.

L'idéal religieux.

L'idéal artistique.

Et, enfin, l'idéal olympique.

Je n'en vois pas d'autre.

La thèse que je vais défendre ici, je m'en rends parfaitement compte, est certes hardie, et je ne doute pas qu'elle provoquera un haussement d'épaules, sinon la risée des non-sportifs.

Mais l'important n'est pas de plaire, même aux non-sportifs, mais d'être sincère.

J'affirme tout d'abord que des cinq idéaux transcendants que je viens de citer, jusqu'ici en tout cas et sans préjuger de l'avenir, les quatre premiers — l'idéal politique, l'idéal scientifique, l'idéal religieux et l'idéal artistique — ont été autant d'échecs ou si l'on préfère, de désillusions.

L'idéal politique.

Parlons-en!

A défaut de pouvoir faire le monde, nous voudrions faire l'Europe et nous patageons dans Benelux.

La S. D. N. a lamentablement échoué.

L'Occident et l'Orient sont en perpétuelle guerre froide, chaude ou tiède.

L'O. N. U. est de moins en moins prise au sérieux.

Benelux a du plomb dans l'aile au point que le projet d'union économique entre les trois pays qui le constituent est, momentanément du moins, je veux l'espérer, abandonné et que l'union douanière bénéluxienne elle-même est remise en question. Les conversations du Zoute nous fixeront à ce sujet.

Et pourquoi ces échecs politiques?

Parce que, aussi bien dans le cas de la S. D. N. et de l'O. N. U. que dans celui de Benelux et dans les autres, nous n'avons pas su sacrifier les intérêts particuliers à l'intérêt général. Nous n'avons pas su distinguer les intérêts particuliers de l'intérêt général. Nous n'avons pas eu la notion exacte de l'échelle des valeurs. Nous n'avons pas su mettre l'accent sur ce qui nous rapproche profondément et négliger ce qui nous sépare, souvent superficiellement du reste.

Il y a un an, M. Spaak était président d'une constituante européenne de dix-huit pays. Il est aujourd'hui président d'une autre constituante soi-disant européenne ne groupant plus que six pays, après être sorti de la première en claquant la porte.

Les partisans d'une Europe unie ne s'entendent même plus entre eux.

Les nominations à la Haute Autorité de l'Europe Schuman se sont faites visiblement — de l'aveu même de certains pays membres, du reste — non pas en fonction de l'intérêt général, comme le Plan Schuman le prévoyait, mais en fonction des

intérêts particuliers des Etats qui y ont adhéré, adhéré qu'ils disent!

Je regrette profondément, faut-il le dire, cet état de choses, je ne cherche pas à savoir qui en est ou quels en sont les responsables, je constate simplement, objectivement, une situation de fait, et l'on sait qu'un fait — surtout pour un sportif — est plus respectable qu'un lord-maire et même qu'un commissaire du peuple.

L'idéal scientifique.

N'en parlons que pour mémoire.

Il s'est prostitué au service de la guerre, de la mort et du mal.

La bombe atomique, l'utilisation des gaz toxiques à des fins guerrières, les V1, 2, 3 et 4 et la guerre microbienne en puissance resteront la honte indélébile du XX^e siècle.

Ce n'est certes pas cet idéal-là qui a tenu ses promesses.

L'idéal religieux.

A-t-il réellement contribué à rapprocher les hommes?

Sans aucun doute, mais en combien de clans ou de sectes gigantesques, grands ou petits, farouchement, fanatiquement opposés. Le mot fanatisme a du reste une origine religieuse. Il signifie exactement « zèle outré pour une religion ». On dira par exemple que l'islam a fanatisé les populations nègres d'Afrique. On parlera du fanatisme musulman. Du choc des fanatismes ne peut certainement pas sortir, jaillir la paix.

D'ailleurs, les guerres de religion n'ont-elles pas été parmi les plus cruelles, les plus sanglantes et les plus destructrices?

L'idéal artistique?

Mais l'art aujourd'hui est de moins en moins désintéressé. Il est, pour employer l'expression à la mode, de plus en plus engagé.

Il existe de nos jours cette curieuse innovation des poètes officiels et des sculpteurs d'Etat.

Picasso est un génie pour les gens de gauche, un fumiste pour les gens de droite.

La valeur, en art, n'a pas l'avantage, comme en sport, de pouvoir être mesurée.

On ne sait plus où est la vérité, l'idéal artistique.

Le sincère, le « senti », le simple, le profond ne paient plus. Ce qui permet d'ailleurs aux élucubrateurs de triompher.

La beauté a mille visages, ou plus exactement, mille masques.

Impressionnisme, expressionnisme, naturalisme, surréalisme, animisme, cubisme, dadaïsme, fauvisme sont autant d'écoles, comme disent les critiques d'art. En fait, il s'agit le plus souvent de donjons de citadelles ennemies.

La plus grande manifestation artistique internationale — le concours musical Reine Elisabeth — comme l'Europe de M. Spaak, elle aussi est en recul.

Force m'est bien, une nouvelle fois, de le constater.

Il y a deux ans des artistes russes y prenaient part, et s'y faisaient d'ailleurs chaleureusement applaudir.

Ils n'y participent plus aujourd'hui et n'y participeront plus demain pour des raisons absolument étrangères à l'art musical.

Ici également nous sommes en marche arrière.

Ici non plus je ne cherche pas à découvrir et encore moins à stigmatiser le ou les responsables.

Je le répète, je me borne, derechef, à constater un fait, sans en tirer aucune conclusion politique par exemple.

Nous ne sommes pas ici, Dieu merci, pour faire de la politique.

Reste l'idéal olympique.

Aux Championnats d'Europe d'athlétisme d'Oslo, en 1946, la Russie et des pays satellites de la Russie étaient absents.

En 1950, aux Championnats d'Europe d'athlétisme de Bruxelles, la Russie et ces mêmes pays satellites sont présents. Lord Burghley congratule les camarades soviétiques.

Aux Jeux olympiques de Londres, en 1948, les Russes et les athlètes d'autres pays de l'Est manquaient à l'appel.

En 1952, aux Jeux d'Helsinki, ils répondent présent à cet appel. Américains et Russes s'invitent réciproquement dans leurs camps d'entraînement.

Dans aucun domaine l'Europe ni le monde n'avaient tenu leurs assises dans une ville de l'U. R. S. S.

En 1952 sont organisés à Moscou les Championnats d'Europe féminins et masculins de volleyball, et les Championnats d'Europe féminins de basketball.

En 1953 seront organisés à Léningrad les Championnats d'Europe masculins de basketball, les Russes étant détenteurs du titre.

Ici aussi ce sont des constatations de fait, mais optimistes cette fois.

Désormais le domaine sportif est le seul où des hommes de tous les pays sans exception peuvent encore se rencontrer dans une atmosphère amicale.

Dans ce domaine, et dans ce seul domaine, l'Europe et le monde sont en marche avant.

* * *

Dans le monde entier les sportifs se reconnaissent, se comprennent et parviennent presque toujours à s'entendre, que ce soit en politique, en affaires, dans les camps de prisonniers, dans les réunions internationales diverses, dans les trains, sur les paquebots et — même entre ennemis — jusque sur les champs de bataille.

On cite ce fait, rapporté par la revue américaine *Life*, de deux champions coréens, l'un du Nord, l'autre du Sud, qui rompirent un corps à corps après s'être reconnus.

Dans le camp où je fus prisonnier en Allemagne, mes camarades sportifs et moi — qui continuions à nous entraîner dans la mesure du possible — bénéficîâmes, c'est aussi un fait, de plus de compréhension de la part de nos gardiens sportifs que des autres. Personnellement je dois à un gardien sportif, champion d'athlétisme, d'avoir pu correspondre plus souvent avec ma famille que ne le permettait le règlement.

Fait prisonnier lui aussi, le champion olympique des poids et haltères et recordman du monde, Charles Rigoulot, se vit octroyer, dès son arrivée au stalag et jusqu'à sa libération, une triple ration alimentaire, grâce à l'intervention spontanée d'un officier sportif allemand.

Athlètes américains et russes ont fraternisé au camp olympique d'Helsinki.

Si nous en crayons le *Reader Digest*, le président Roosevelt et le maréchal Timotchenko, tous deux anciens et excellents nageurs, ne manquaient jamais de parler sport en s'abordant, ce qui contribuait à donner à la suite de leurs entretiens ce ton amical qui fait tellement défaut dans les conversations entre hommes politiques russes et américains.

L'expression « esprit sportif » a d'ailleurs une signification bien précise, non seulement sur le plan sportif, mais dans tous les domaines de l'activité humaine. Elle est devenue en quelque sorte synonyme de « fair play ».

Un industriel ou un commerçant dira d'un concurrent qu'il a ou qu'il n'a pas l'esprit sportif, entendant par là qu'il est ou qu'il n'est pas correct, droit, franc, honnête en affaires.

Le sport est une source d'inspiration commune — et par conséquent de rapprochement — pour les artistes. Il est un puissant levier de culture humaine.

Sans remonter à la statuaire grecque, nombreux sont les chefs-d'œuvre littéraires, sculpturaux, picturaux et autres, inspirés par le sport.

Des poètes et des écrivains comme Monther-

lant, Giraudoux, Obey, Prévost, des musiciens comme Arthur Honegger ont puisé leur inspiration dans le sport.

Le sport est une source commune de joies — et par conséquent de rapprochement encore — pour tous les hommes, même les plus grands.

J'ai dit que Roosevelt et Timotchenko étaient d'excellents nageurs. Bien qu'invalides, le président Roosevelt jouait au water-polo. Rommel fut champion d'Allemagne en athlétisme. Patton était un grand joueur de rugby, le général Koenig un tout grand sportif. Montgomery a pratiqué et pratiqué encore plusieurs sports. Le prince Bernard des Pays-Bas est un brillant cavalier. Feu le roi de Suède était un excellent joueur de tennis. M. Spaak également. Et l'on vit même ce roi et ce chef socialiste jouer de très amicales parties l'un contre l'autre.

Le sport est une école de fraternité.

Rappelons-nous...

Aux Championnats d'Europe d'athlétisme de Bruxelles, en 1950, le Français Heinrich et l'Islandais Clausen étaient pratiquement à égalité de points avant la dernière des dix épreuves du décathlon, le 1500 mètres, l'épreuve la plus pénible pour des décathlonéens.

Clausen n'avait qu'une chance de battre Heinrich, le lâcher au « train », comme l'on dit en jargon sportif. En effet, il savait qu'Heinrich le battrait au sprint.

Pendant trois interminables tours du stade du Heysel, Clausen fit un effort surhumain pour arriver à ses fins, pour faire lâcher prise à son valeureux adversaire, et, du même coup, réaliser son rêve, un rêve caressé depuis longtemps, devenir champion d'Europe de la plus belle de toutes les épreuves sportives: le décathlon.

Au dernier virage de ce fameux 1500 mètres, Heinrich, d'ailleurs magnifique de courage et de volonté lui aussi, était toujours dans la foulée de son adversaire.

Alors Clausen eut ce geste qui restera gravé dans la mémoire des 50 000 spectateurs présents. En pleine course, au moment où, à 100 mètres du but, Heinrich le dépassait d'une foulée impitoyable, il lui tendit la main.

Clausen, sans s'en douter, venait de remporter une aussi grande victoire que son vainqueur. Une victoire sur lui-même, une victoire sur sa déception de champion vaincu.

Cinquante mille spectateurs communièrent avec lui dans ce beau geste de fraternité sportive, de fraternité humaine.

Il y a quelques semaines à peine, dans ce même stade du Heysel, le grand champion hollandais William Slyckhuis était aux prises avec notre champion olympique Gaston Reiff dans une course de trois mille mètres.

Il restait une cinquantaine de mètres à courir. Depuis un demi-tour les deux hommes luttèrent farouchement coude à coude, à une allure de record.

Subitement, Reiff trébucha et tomba.

Slyckhuis n'avait plus qu'à cueillir les lauriers de la victoire. Il lui suffisait de continuer la course sur sa lancée.

Mais Slyckhuis ne voulut pas de ces lauriers dévalués.

Que fit-il?

Il s'arrêta, revint sur ses pas, et aida Reiff à se relever.

Follement acclamés, les deux hommes terminèrent la course la main dans la main.

Qu'eût été un record au regard du geste fraternel de Slyckhuis?

Rappelons-nous encore...

A Helsinki, cent mille spectateurs de toutes nationalités se levaient comme un seul homme et acclamaient frénétiquement le capitaine communiste tchécoslovaque Zatopek à son entrée dans le stade olympique au terme de son marathon victorieux.

A Helsinki encore, après sa victoire dans le décathlon, l'Américain Bob Mathias était l'objet d'une manifestation de sympathie de la part des athlètes soviétiques.

Il y a six mois, à Paris, footballeurs français et allemands se serrèrent la main après une partie parfaitement correcte, au cours de laquelle soixante mille spectateurs, français et allemands, applaudirent également les deux équipes en présence.

Les gestes de fraternité sportive, grands et petits, ne se comptent d'ailleurs plus.

C'est le geste de l'escrimeur qui, spontanément, reconnaît avoir été touché.

C'est le geste du joueur de tennis qui, volontairement, drive dans le filet ou hors des limites du court, pour corriger une erreur d'arbitrage en sa faveur.

C'est le geste de deux joueurs de football qui se serrent la main tout de suite après s'être heurtés un peu trop violemment.

Ces gestes de fraternité sportive, et combien d'autres encore, sont fréquents.

Et je vous le demande, cette fraternisation universelle des athlètes, cette grande entente des sportifs, cette véritable Internationale du sport ne tient-elle pas du prodige?

Qu'à une époque où les hommes s'entretenant avec tant de facilité, s'appliquent même — scientifiquement (nous l'avons vu), avec une sorte de rage consciente, une sorte de raffinement diabolique — à se détruire, qu'à cette époque, dis-je, ces mêmes hommes puissent périodiquement se réunir dans des arènes sportives — paradis sur terre, selon le poète — pour lutter pacifiquement entre eux, puis se serrer la main et se lever unanimement à l'audition de leur hymne national respectif, cela ne ressort-il pas au merveilleux, cela n'est-il pas quasi miraculeux?

Qu'après avoir farouchement, mais amicalement, loyalement lutté entre eux pour la gloire éphémère et somme toute gratuite d'un titre olympique ou de champion d'Europe, Russes et Anglo-Saxons puissent fraterniser autour d'une même table agrémentée de vodka ou de Coca-Cola, oui vraiment n'est-ce pas prodigieux à une époque où, dans tous les autres domaines sans exception, ces mêmes Russes et ces mêmes Anglo-Saxons se regardent en chiens de faïence, quand ils ne se lancent pas à la tête les épithètes les moins amènes ou même, trois fois hélas, quand ils ne se massacrent pas réciproquement, encore qu'officieusement — ô dérision — sur les champs de bataille, enfers sur terre eux-là!

Peut-être, après tout, cette exceptionnelle et quasi miraculeuse universalité olympique ou sportive s'explique-t-elle simplement par le fait que le sport est une synthèse de lutte et d'amour, et que l'homme est fait, en définitive, pour lutter et aimer.

Mais, expliquée ou non, l'universalité du sport et de l'olympisme existe. Elle est.

Une question se pose, essentielle: Les hommes en général et les sportifs en particulier ont-ils pris réellement conscience — je ne dis pas de l'existence, il suffit d'ailleurs de regarder pour voir, mais de l'importance formidable de ce phénomène exceptionnel d'agrégation universelle des pareils dont les sportifs sont les responsables dans le meilleur sens du mot?

De toute évidence, non.

Pourquoi?

Mais parce que rien n'est fait pour favoriser cette prise de conscience, parce que cette importance formidable — comme un trésor que l'on mésestimait — n'est pas consacrée, ni même pas toujours reconnue par ceux-là mêmes — nos dirigeants politiques — qui devraient en tirer parti, dont le devoir serait d'en tirer parti, mais qui, hélas, n'auraient peut-être pas toujours personnellement ou politiquement intérêt à l'exploiter!

Nos dirigeants politiques ne savent que trop bien que pour régner il est souvent préférable de diviser que de rapprocher, et par conséquent de mettre l'accent sur ce qui nous divise plutôt que sur ce qui nous rapproche.

Rappellerai-je même que des hommes d'Etat, ou soi-disant tels, ont exploité systématiquement l'importance formidable du phénomène d'agrégation des sportifs dans des buts antiuniversalistes, en le limitant artificiellement à des fins nationalistes ou partisans? Ce qui permet du reste à certains de défendre la thèse opposée à la nôtre selon laquelle le sport diviserait les hommes et les peuples au lieu de les rapprocher. Ils confondaient tout simplement le sport, l'esprit olympique, et l'exploitation certes répréhensible que quelques-uns en avaient fait — et en font peut-être encore — en quelques relativement rares occasions.

Mon ami le Dr Marcel Beaujan notamment, dont je me plais à souligner la grande compétence en matière d'éducation physique et le très sincère amour qu'il voue au sport, ne croit pas à l'influence pacificatrice de ce dernier.

A l'appui de sa thèse, il cite des articles de journaux relatant des bagarres qui se produisirent pendant et à l'issue de rencontres internationales de football; il cite le texte suivant d'un télégramme que Mussolini adressa à une équipe nationale italienne avant le match qu'elle devait disputer contre une équipe nationale espagnole: « J'exige que vous triomphiez »; il cite le passage que voici de *Scènes de la Vie future* de Duhamel: « Le football n'est pas un jeu allègre, aérien, radieux, mais quelque chose de sombre, de farouche et de contenu. Une trentaine d'hommes à peu près sur les pelouses, en deux camps. Ils s'immobilisent d'abord assez longtemps dans des postures étranges. Ils semblent s'épier du regard, tels des fauves à l'affût. Puis le ballon s'envole. Alors une mêlée très courte, confuse, d'une indicible brutalité. Oh! rien d'une danse harmonieuse, rien de la statuaire grecque. Nulle élégance, nulle fantaisie et, surtout, nulle beauté sinon celle, repoussante, qui peut se découvrir d'une scène de sauvagerie.

» Et, tout de suite, un coup de sifflet, la meute s'immobilise, se contracte de nouveau, se reprend à guetter sa proie, avant la nouvelle rixe. » De toute évidence, M. Duhamel n'a jamais vu jouer les footballeurs autrichiens, anglais ou nordiques, par exemple. Et le match France-Allemagne d'octobre 1952, à Paris, n'apporte certes pas de l'eau à son moulin.

M. Beaujan fait encore appel à d'autres arguments du même genre à l'appui de sa thèse.

Et il termine sa démonstration comme suit: « Seul le sport dirigé, imprégné par un idéal moral, pourra devenir un élément international de propagande pacifiste. »

Pour notre ami le sport ne peut donc rien sans morale universelle préexistante, véritable idéal transcendantal celui-là, nous dit M. Beaujan.

Mais nous sommes ici en plein cercle vicieux. Car pour nous, le Sport, l'esprit sportif qu'il engendre — comme la fonction crée l'organe — l'esprit olympique, sont précisément cette morale transcendante faite de fraternité et de loyauté.

Ceux qui, hélas, l'ont dénaturée à des fins nationalistes ou autres ne l'ont pas condamnée pour autant!

Aux bagarres de footballeurs de M. Beaujan, nous opposons la fraternisation des athlètes américains et russes à Helsinki. On ne peut tout de même pas dire qu'ils étaient imprégnés, eux, d'une même morale préexistante, si ce n'est de la morale olympique.

Sans doute arrive-t-il donc — et même trop fréquemment — que des joueurs de football échangent des horions ou que quelques supporters exaltés en viennent aux mains.

Sans doute existe-t-il même des dirigeants spor-

tifs qui ne comprennent pas toujours leur devoir, et parmi eux des arrivistes, des mercantils, des affairistes.

Sans doute peut-on regretter quelques failles dans l'organisation sportive — absence de Fédération mondiale des sports, fédérations nationales et internationales dissidentes, statut de l'amateurisme différemment interprété d'un pays à l'autre, d'un sport à l'autre, telles sont les principales de ces failles, pour autant qu'il y en ait d'autres.

Mais ce sont là imperfections inévitables, inhérentes à toute œuvre, à toute action humaines. Elles sont en tout cas d'une gravité toute relative en l'occurrence et relativement peu nombreuses.

Et l'on regrette que de sincères amis du sport tels que M. Beaujan puissent donner l'impression qu'ils se complaisent à les souligner.

Car tout de même, je le répète, à côté des bagarres de footballeurs de M. Beaujan, de ses extraits de presse, de son télégramme de Mussolini, du passage qu'il cite d'un livre de Duhamel et de ses autres arguments du même genre, il y a la fraternisation des athlètes américains et russes à Helsinki, il y a le geste de Clausen, celui de Slyckhuis, les gestes d'entraide entre combattants sportifs ennemis, les autres gestes de fraternité sportive — grands et petits — que j'énumérerais il y a un instant, il y a la compréhension entre sportifs qui se manifeste tous les jours, dans tous les milieux, dans tous les pays...

Au regard de cet actif, le passif mis en lumière par M. Beaujan et par ceux qui pensent comme lui n'est-il pas bien peu de chose? En ce qui concerne plus précisément les Jeux olympiques, dirai-je que j'ai été particulièrement heureux de lire récemment dans une remarquable étude de mon compétent ami Frank Matthys les mots suivants: « Malgré certains défauts, malgré quelques fautes commises, nous croyons que les Jeux olympiques doivent continuer à retenir toute notre attention et qu'ils constituent une occasion rare pour tous les peuples de mieux se connaître, de mieux s'apprécier et peut-être de s'aimer. »

Il résulte de ce qui précède que le phénomène d'agrégation des pareils que sont les sportifs constitue un cas d'agrégation des pareils qui doit être non pas provoqué, ni sollicité, ni éveillé, ni réveillé — puisqu'il existe — même pas excité — les supporters, la presse, la radio, et le cinéma s'en chargent admirablement — même pas organisé — il l'est (quasi parfaitement), mais qui constitue un cas d'agrégation des pareils dont l'organisation devrait être affermie, encore un peu par les sportifs eux-mêmes sans doute, mais surtout par une consécration et un soutien moral et matériel officiels, l'une et l'autre — consécration et soutien — se confondant d'ailleurs.

Nous nous trouvons en quelque sorte devant un cas d'agrégation des pareils *sui generis* auquel il ne manque en fait que cette consécration officielle pour devenir un cas parfait d'agrégation intégrale des pareils au même titre, par exemple, que le cas d'agrégation des hirondelles ou des membres d'une même tribu que je citais au début de cet exposé.

Que cette consécration officielle vienne sanctionner l'existence et l'organisation actuelle — légèrement améliorée — de l'agrégation des sportifs, que les dirigeants politiques collaborent étroitement avec les dirigeants sportifs, les médecins sportifs et les éducateurs sportifs, qu'ils les soutiennent et acceptent d'examiner leurs conseils, suggestions et autres propositions, sur le plan sportif s'entend, avec un préjugé enfin favorable, et il ne faudrait plus attendre longtemps pour que la grande majorité des hommes prennent conscience de leur sort commun, fassent bloc à l'approche des forces subversives, comme les hirondelles se groupent à l'approche des frimas, ou qu'ils fassent front à l'approche du danger ou à l'adversité, comme les membres d'une même tribu.

Ils seront devenus alors les membres de la grande tribu universelle.

En attendant, nous ne saurions assez rendre hommage à la plupart des organisateurs de l'agrégation des sportifs, membres dirigeants des comités olympiques, fédérations et associations sportives, abandonnés pratiquement à eux-mêmes et qui, contre vents et marées — contre la passivité et l'inertie surtout, quand ce n'est pas contre l'hostilité du pouvoir — se dévouent admirablement à la cause dont ils ont compris, eux, l'importance sans égale.

On ne louera jamais assez leurs mérites.

C'est grâce à eux, c'est grâce au sport organisé que les jeunes gens de tous les pays du monde peuvent se rencontrer dans maintes et maintes joutes internationales, farouchement pacifiques, où ils apprennent à se connaître, à s'estimer et à s'aimer.

C'est grâce au sport organisé qu'il existe tout de même un drapeau, un code, une technique, un langage, des rites — mais oui, et j'allais dire une religion — vraiment universels.

On nous propose depuis peu un drapeau politique européen. *Mais existe-t-il un autre drapeau mondial que notre cher étendard aux cinq anneaux entrelacés, symbole de l'agrégation des cinq parties du monde?*

Les règlements sportifs internationaux sont observés dans l'univers entier.

Le cercle de lancer du poids a 2 m. 135 à New-York, à Tokyo, à Londres, à Madrid et à Moscou.

Dans tous les pays du monde un penalty est botté à 10 m. 98 du but, un court de tennis a 23 m. 80 de long et 10 m. 95 de large et un décathlonnien obtient 649 points s'il court les 100 mètres en 11⁷/₈ 10.

Partout un sauteur en hauteur a droit, à chaque hauteur, à trois essais, les obstacles de la course de 110 mètres haies ont 1 m. 06 de hauteur et, en plongeon, un coup de pied à la lune est coté selon les mêmes critères à La Haye, à Belgrade, à Los Angeles et à Leningrad.

Les techniques sportives elles aussi sont universelles. Sedgman exécute le même geste que von Cramm, Kumar, Asboth, van Swol ou Destremeau pour effectuer un smash.

Le style de la championne soviétique Dumbadzée au lancement du disque est identique à celui du discobole italien Consolini et à celui de l'Américain Gordien.

Tous les nageurs de vitesse du monde fendent l'eau en crawl.

La manière de tous les keepers du monde est la même pour cueillir un shoot, et tous les sauteurs à la perche du monde se cassent en V renversé au-dessus de la latte.

Il existe grâce au sport — mais oui! — un vocabulaire, un langage — sinon une langue — universels.

Tous les jeunes gens sportifs de l'univers se comprennent quand ils parlent de football, de shoot, de goal, de penalty, d'offside, de hockey, de keeper, de drive, de passing-shoot, de smash, de marathon, de western-roll, de crawl, de starter, de fair play... Ce n'est plus de l'anglais, c'est le langage du sport, nouvel espéranto.

Le sport a ses rites, ses gestes hiératiques.

C'est au même commandement du starter, et toujours dans un silence religieux, que Jesse Owens, que Mac Donald Bailly, que Soukaroff, que Fanny Blanker-Koen, que Bally, que Linssen... s'agenouillent d'abord, se ramassent ensuite, puisse détendent soudain pour s'envoler d'un même rythme vers le même but et une commune victoire.

Un joueur de basket yougoslave, grec ou brésilien se recueille de la même façon avant de shooter un coup franc, comme se recueille de la même façon avant de prendre son élan un sauteur français, tchécoslovaque, chinois, portugais ou coréen, et comme explose de la même façon, en arrachant son masque et en tendant le bras, n'importe quel sabreur ou

épéiste du monde qui vient de toucher son adversaire après une attaque fulgurante.

Le saut du filet par le joueur de tennis victorieux est devenu classique, de même que le tour d'honneur du champion cycliste fleuri et vainqueur, et le salut du boxeur à la foule, bras tendus et poings joints après sa victoire.

C'est grâce au sport organisé que des représentants de la jeunesse soviétique ont pu venir à Bruxelles en 1950, puis à Helsinki en 1952, et par conséquent se rendre compte sur place et *de visu* que les Occidentaux que nous sommes ne sent pas aussi barbares, ni aussi arriérés qu'on veut bien le dire parfois.

Et, sans doute, quelques-uns de ces représentants de la jeunesse soviétique auront-ils, rentrés chez eux, rapporté à certains de leurs concitoyens ce qu'ils ont vu et entendu dans nos pays. Du moins veut-on l'espérer.

C'est grâce au sport organisé que des footballeurs soviétiques sont venus à Londres jouer au football — ce qui est bien sans doute — mais surtout — ce qui est mieux encore — fraterniser avec leurs adversaires sportifs britanniques, ces Britanniques tellement décriés par ailleurs...

C'est grâce au sport organisé que, en octobre dernier, les onze meilleurs footballeurs français et les onze meilleurs footballeurs allemands, alignés face à face, se sont serré la main aux applaudissements unanimes de soixante mille spectateurs français et allemands.

C'est grâce au sport organisé que, il y a peu de temps, à Bruxelles, des joueurs de basketball yougoslaves et espagnols participaient à un même tournoi.

C'est grâce au sport organisé que Zatopek et les autres champions et championnes des pays de l'Est ont pu franchir le rideau de fer.

Les Jeux olympiques — ce sommet de l'organisation sportive — terminés, il n'en fut plus question... ou plus exactement il en fut encore question, mais en vain, la politique organisée ayant repris tous ses droits, la trêve olympique étant terminée...

C'est grâce au sport organisé que, tous les quatre ans, il est, pendant quelques semaines, une capitale du monde.

Et c'est grâce au sport organisé qu'à Helsinki — dernière en date de ces capitales du monde — l'on vit ce spectacle extraordinaire que je rappelais tantôt, de jeunes gens russes et américains fraternisant gaiement autour d'une même table, et se quittant en exprimant le souhait de se revoir le plus souvent possible.

Mais si nous devons tout cela au sport organisé, et par conséquent aux organisateurs du sport que sont les dirigeants sportifs, nous ne devons pas espérer d'eux plus que ce que, seuls, abandonnés à eux-mêmes, ils peuvent humainement nous donner.

Nous ne devons pas nous le cacher, la grande réconciliation humaine par la voie de l'exploitation du phénomène de l'agrégation universelle des sportifs ne pourra — je le répète — se réaliser un jour que si l'organisation actuelle de cette agrégation est affirmée par un soutien moral et matériel officiel à la hauteur du but poursuivi.

Hélas, la plupart des dirigeants politiques ne croient pas au sport, à l'importance du sport, et ceux qui y croient l'exploitent à des fins antiuniversalistes ou partisans.

Les premiers — ceux qui ne croient pas au sport — le considèrent généralement comme un aimable passe-temps, une douce manie, un simple jeu.

«It is only a game», disent les Anglais eux-mêmes, grands sportifs devant l'Éternel. A mon avis, même les Anglais sont dans l'erreur.

Certes le sport n'est pas un but et ne doit pas être considéré comme un but.

Mais c'est beaucoup plus qu'un simple jeu.

Le sport, avait accoutumé de dire le regretté

entraîneur d'athlétisme finlandais Mikko Kajaani, c'est beaucoup plus qu'un sport. Et l'on admettra aisément que c'est beaucoup plus qu'une démocratique partie de jeu de balle, qu'une bourgeoise partie de croquet ou qu'une aristocratique partie de polo à cheval.

Le sport, c'est un moyen. Comme les études sont un moyen.

C'est un moyen sur le plan physique et moral, comme les études sont un moyen sur le plan intellectuel et moral.

On n'est vraiment un homme que lorsqu'on a mis à profit ces deux moyens de le devenir. *Mens sana in corpore sano* a dit Juvénal.

Le sport est même un puissant moyen de culture humaine sur les trois plans éducatifs: physique, moral et intellectuel. Nous avons vu notamment qu'il était une source d'inspiration précieuse pour les artistes. Mais il est surtout un puissant moyen de rapprochement des individus et des peuples — nous l'avons vu aussi — sur le plan humain dans son sens le plus général, le plus universel.

* * *

Aussi notre devoir est-il, sans désespérer, sans trêve et sans repos, d'essayer de convaincre nos dirigeants politiques en particulier, mais aussi tous nos semblables, de l'importance d'un tel moyen.

Et lorsque nous aurons convaincu nos dirigeants politiques de la nécessité de soutenir comme il convient l'organisation sportive,

là où les hommes politiques,

là où les hommes de science et de religion,

là où les artistes ont échoué,

nous, les sportifs, nous réussirons.

Grâce au sport organisé, grâce à nos comités olympiques, grâce à nos fédérations sportives, grâce à nos clubs sportifs, enfin soutenus et encouragés comme il se doit, nous ferons non seulement Benelux sous le signe des cinq anneaux olympiques, mais nous ferons l'Europe et le monde des hommes et des femmes de bonne volonté, en multipliant les contacts entre les millions de sportifs de tous les pays, en propageant et en développant le sport, l'idée sportive et l'idéal olympique de toutes nos forces et de toutes les façons.

Nous raffermirons et amplifierons l'agrégation des pareils que sont tous les sportifs, pour faire, enfin, ce monde de paix et de bonheur auquel nous aspirons tous.

Et la devise de mon pays, «L'union fait la force», sera devenue la devise universelle.

Le sport ne vaut pas comme un moyen de gagner de l'argent, et surtout d'en faire gagner aux commerçants qui l'exploitent parfois: le sport commercial peut certes — qui le nierait? — offrir de beaux spectacles, mais il est déjà corrompu dans son principe, avili. Le sport ne vaut pas comme un moyen, pour les plus doués, d'acquérir cette célébrité, cette gloire fugace et fragile que ses vedettes partagent avec les autres vedettes de l'actualité, encore que les satisfactions d'orgueil attachées aux victoires sportives — même si quelque vanité, quelque cabotinage s'y mêlent parfois — ne me semblent pas plus condamnable que bien d'autres.

Thierry-Maulnier.